FFP
FEDERATION FRANÇAISE DE PSYCHIATRIE

8 €

POUR LA RECHERCHE

n° 95-96
Déc. 2017
Mars 2018

http://psydoc-fr.broca.inserm.fr

BULLETIN DE LA FÉDÉRATION FRANÇAISE DE PSYCHIATRIE

- 2ème partie -

Dans ce numéro les rapports des experts suivants :

- Antoine Garapon
- Serge Hefez
- Daniel Marcelli
- Guillaume Monod
- Marie-Rose Moro
- Daniel Oppenheim
- Marie-Aude Piot
- Aurélien Varnoux
- Daniel Zagury



Directeur de la Publication :
Dr J-J Laboutière
Rédacteur en chef :
Dr J-M Thurin

Comité de Rédaction :
Dr M.C. Cabié,
Dr N. Garret-Gloanec,
Dr F. Roos-Weil
M. Thurin

PLR électronique,
Comité Technique
J.M. et M. Thurin,
D. Talmon

Rapport Intermédiaire du Groupe de travail FFP

Psychiatrie et Radicalisation

Version validée Le 29/11/17

Rédacteurs : Pr Michel BOTBOL, Mr Nicolas CAMPELO, Dr Catherine LACOUR

Pour le groupe de travail de la Fédération Française de Psychiatrie (FFP)
Coordonné par Dr Jean CHAMBRY (Chef de Pôle de l'EPSM Maison Blanche)
Président du Collège de Pédopsychiatrie de la FFP

Avec

Pr Michel Botbol : Professeur de Psychiatrie Infanto-Juvénile au CHU de Brest, FFP

Dr Roger Teboul : Praticien Hospitalier de l'EPS de Ville Evrard ; Président de l'Association des Psychiatres de secteur Infanto Juvénile (API)

Dr Catherine Lacour-Gonay : Praticien Hospitalier du Grand Hôpital de l'Est Francilien, Société Française de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent et des Disciplines Associées (SFPEADA)

Mr Nicolas Campelo : Psychologue en Pédopsychiatrie, Service du Pr Cohen, Hôpital Pitié-Salpêtrière

Dr Danièle Roche-Rabreau : Psychiatre honoraire des hôpitaux de Saint Maurice, Vice-Présidente de la Société Française de Thérapie Familiale

Transcriptions des Auditions Mme Christina Vincent

La première partie de ce rapport est publiée dans le numéro 93-94 de PLR.

Antoine GARAPON

Il est juge et a animé des groupes de parole en prison avec des jeunes condamnés pour terrorisme ou étiquetés radicalisés par l'administration pénitentiaire

Dans le cadre de ses interventions en prison, Antoine Garapon (AG) distingue trois groupes bien structurés dans la délinquance et un groupe de retours de Syrie. Pour les groupes de délinquants, le dialogue est possible. Un respect de l'autorité se tisse dans la relation, ils souhaitent simplement être bien traités par leurs institutions. Un besoin de reconnaissance qui les rend sensible au fait qu'un juge vienne leur parler. Dans le groupe des retours de Syrie, il y avait un leader négatif qui manifestait moins de reconnaissance de l'institution judiciaire. Il avait dit à son juge d'instruction « de toute façon, je tuerai un gardien de prison » et a effectivement essayé de le faire. C'est un jeune qui voulait partir en Syrie, on l'en a empêché deux fois et il a pris cinq ans. Du point de vue juridique, il n'avait rien fait de répréhensible.

Le terrorisme global est un coproduit de l'islam et de la modernité. C'est l'expression d'une crise interne au monde arabo-musulman mais aussi une crise de la conscience démocratique. Les terroristes que l'on rencontrait en prison auparavant (basques, arméniens, GIA) sont très différents des djihadistes actuels. Ils présentaient toujours une argumentation dont on ne sortait jamais, caractéristique des militants politiques des années 70-80. Ils ne parlaient jamais d'eux-mêmes car seule la cause existait. Les djihadistes actuels parlent énormément d'eux. Il y a chez eux cette hybridation entre une problématique personnelle et une problématique globale. L'on observe un rapprochement de plus en plus grand entre le tueur de masse de droit commun et l'attentat djihadiste. Ce ne sont plus du tout des militants politiques.

La quête pour ces jeunes djihadistes est de nature mythologique, la recherche d'une maison mythologique. Une quête qui puise dans une mythologie infernale, comme celle de Breivik, ou dans une mythologie plus positive. Idée que la vérité se délivre comme un secret magique. Il n'y a pas de vérité analytique comme dans le militantisme politique, décryptage du monde parfois très lourd. C'est la vérité dans Harry Potter, un secret initiatique. Ils sont très à l'aise avec la mondialisation qui fonctionne bien avec leur histoire. C'est une revendication exprimée dans un langage à la fois pré-politique et post-politique. Pré-politique dans le sens de l'initiation, la mythologie, « Où est ma maison dans le monde ? ». Post-politique parce que c'est eschatologique, c'est le dénouement des temps. C'est aussi la vengeance d'une humiliation et une immense quête de reconnaissance qu'il faut être capable d'entendre. Ces jeunes-là vont chercher très loin, en Syrie, une sorte de confirmation de savoir d'où ils viennent et beaucoup reviennent quand même. Ceux qui sont passés à l'acte sont ceux qui n'ont pas réussi à partir. On peut se demander dans quelle mesure, s'ils étaient partis, ils ne seraient pas revenus un peu calmés.

C'est difficile pour un jeune salafiste de parler à quelqu'un qui n'est absolument pas croyant ou laïque agressif. Exemple de jeunes filles djihadistes qui disaient que dans leur classe elles n'avaient pas beaucoup de copines parce qu'elles n'étaient pas sures qu'elles aient une âme. Cela fait partie de leurs représentations mythico-théologiques de base qui finissent par constituer un petit corpus binaire autour du « eux-nous », « ceux qui ont une âme et ceux qui n'en n'ont pas ». Un sans-âme ce n'est pas forcément quelqu'un qui est possédé par le diable, c'est plutôt du vide, quelqu'un avec lequel on ne peut pas commercer. Quelqu'un avec lequel il n'y a pas cet élément tiers qui permet d'avoir une communication. Ils demandent toujours à un certain moment quelque chose comme « Et vous, qu'est-ce que vous croyez ? ». Il faut leur répondre que, ce qu'ils affirment, ça se discute. Les djihadistes ont tous été énormément gavés aux jeux-vidéos. Il y a, par exemple, un site qui s'appelle « jeux-vidéos musulmans ». C'est un site djihadiste qui fait l'apologie de l'islam et insuffle la haine de l'occident. Un jeune a fait remarquer les similitudes entre ce qui s'est passé à Nice et le jeux-vidéo « GTA ». Il y a dans ce jeu une déréalisation de la vie d'autrui.

À Fresnes, les gens musulmans très pieux se douchent habillés. C'est une histoire de corps, c'est de l'ordre de la superstition. Ils ne dorment plus sur le ventre parce qu'il y a un risque d'érection et que les savants leurs disent que ce n'est pas bien. Ce type de comportements, extrêmement ritualisés, repose sur des éléments de l'ordre de la superstition, de la mythologie, des choses qui ne sont pas de la religion, avec tous les fantasmes associés autour des orifices corporels et les thématiques de possession. C'est un monde radicalement agnostique et non croyant. Les révolutionnaires politiques d'autrefois s'opposaient à l'église et montraient une sorte de construction en miroir. Maintenant, c'est complètement différent. La prescription rituelle ne donne lieu à aucune interprétation, c'est un rejet de l'interprétation dans l'usage de son intelligence, alors qu'ils sont intelligents et qu'ils ont de bonnes capacités d'élaboration.

En prison, les djihadistes n'arrêtent pas de s'embrasser, de se toucher, de se faire des démonstrations d'amitié entre hommes. Sorte de solidarité, de fraternité fusionnelle inhabituelle en prison. Similitudes avec la notion de « Assabiyya », lien et solidarité indéfectible (G. Martinez-Gros, « Ibn Khaldûn »). Ce livre explique que ce n'est pas une problématique politique, mais de marges qui veulent reprendre et capter le centre. Les djihadistes se font appeler « Abou », soit « père de… ». C'est très transgressif car pour cela il faut être père, c'est occuper la place du père tout de suite alors qu'ils ne sont pas pères du tout. Inversion de la généalogie qui fait du fils le père et du père le fils potentiel à corriger. Les cognitivistes discutent beaucoup autour de la détection de signaux. Cependant, s'accrocher à des signaux tels que « jouer à des jeux-vidéos violents » n'a pas de sens, on les stigmatise, on les enferme et quand ils sortent ils sont prêts pour passer à l'acte. C'est dans la diversité des profils que réside la difficulté, mais ces études cognitivistes figent les choses. Il faut relativiser l'engagement djihadiste comme un moment dépassable de l'adolescence.

Garapon relève des similitudes avec les débats sur la délinquance. Marwan Mohammed a fait une étude sur la « désistance » : la déprise à l'égard de la délinquance. Il est nécessaire de voir le parcours dans son entier, il ne faut surtout pas s'arrêter au fait qu'à un moment ils peuvent être très dangereux, même si c'est exact. Le djihadisme recueille ceux qui ont raté leur délinquance. Dans la grande délinquance, les chefs paient pour le djihad, pour qu'on les laisse tranquilles, mais n'y vont jamais. Ceux qui partent sont les seconds couteaux, ceux qui n'ont pas réussi à devenir de grands délinquants, et qui ne s'en sortent pas. Le djihadisme est une bonne justification pour trouver une issue à l'impossibilité de sortir de la délinquance.

Par rapport à la justice, le clivage qui nous guette est déjà observable par la distinction d'un droit spécial pour les djihadistes. On va circonscrire un petit périmètre où on va les placer, et puis on continuera de vivre normalement. Il y a un problème de fond : « Comment comprendre un comportement aberrant, qui n'est pas nécessairement pathologique, qui n'est pas représentatif, qui n'est pas dans un rapport de causalité avec le monde, mais pourtant qui dit quelque chose au monde ? ». C'est un problème majeur pour les juristes que ces garçons soient enfermés et condamnés à des peines lourdes sans que ça n'émeuve grand monde. La demande politique est de les enfermer alors que juridiquement ils n'ont rien fait. En droit, il y a la frontière absolument essentielle du passage à l'acte. Ici, il y a confusion entre la matérialité de l'acte et l'immatérialité de la dangerosité. L'exemple est l'importance accordée aux visites de sites djihadistes. On mélange deux logiques : 1) La logique de la peine, d'échange symbolique à partir d'un référent de paiement, de réintégration ; 2) Une logique stratégique de protection à l'égard des risques. Ces deux logiques sont tout à fait incompatibles parce que la logique de la peine s'inscrit dans le temps. La logique stratégique, ce sont des camps qui gardent le temps des hostilités, le critère du temps n'est pas défini. On enferme des gens qui n'ont rien fait sous prétexte d'une peine, on les garde à temps et pas de manière illimitée. Cette façon de faire augmente, au contraire, les risques puisque lorsqu'ils sortiront, ils seront très dangereux.

Ces individus ont un problème majeur de coordination entre eux. Si on les réunit, on crée des brigades auprès de la République pour Daesh.

La plupart de ces garçons et de ces filles seraient justiciables d'un travail social renforcé. Dans l'idéologie djihadiste, il y a une proposition de savoir immédiat dans un rapport direct à la divinité sans tiers, en opposition au savoir réflexif, secondarisé, qui suppose l'idée de référence. Ce qu'on pourrait leur proposer doit aussi être un savoir immédiat positif qui passe par une sensation, une expérience intense, qui passe par le corps, que ce soit de la vie civique. Des mesures encadrantes avec des relais dans la famille et qu'un bilan sur tous les points de vue soit possible. Envisager un travail social classique, mais effectif et encadré. Il faut rentrer dans le domaine des convictions. Il y a une très grande demande de leur part et ça comble un vide. Ils sont nuls en théologie et ce n'est pas leur problème en vérité, donc le programme théologique n'est pas la solution. Il y a deux France parallèles. Ces jeunes sont bien en France mais ne sont pas reconnus par les français « de souche ». Ce sont des gens innommables « Maghrébins, arabes, musulmans », le vocabulaire pour désigner les français d'origine arabe n'est pas stabilisé. Dès qu'un mot apparaît, il est immédiatement critiqué, comme s'il fallait que ces gens restent innommables. Ils sont en attente d'une manière de se comporter en France, d'être reconnus comme français. Leur donner le mode d'emploi d'une double nationalité, ce serait extrêmement apaisant.

La radicalisation ne concerne pas la psychiatrie, dans le sens où la plupart relèvent plutôt de la conviction, c'est anthropologique. Là où la psychiatrie ou la psychologie peuvent apporter quelque chose, c'est pour décoder, référencer. Expliquer ce besoin d'initiation, ce rapport mythologique binaire, c'est de la psychologie anthropologique dont on a besoin. Expliquer comment peut fonctionner un esprit en jachère, un peu cabossé mais pas tant que ça, et pas tellement plus que les autres. Là où la pédopsychiatrie a un rôle essentiel à jouer c'est dans la dimension plastique d'un individu « Il y a eu ce moment djihadiste et puis après… ».

*****

Serge HEFEZ

Psychiatre, psychanalyste et thérapeute familial, il est chargé de la consultation radicalisation de la Pitié-Salpêtrière (Service de Pédopsychiatrie du Pr. Cohen)

La psychiatrie est concernée par les questions relatives à la radicalisation car l'engagement radical des jeunes à l'adolescence a à voir avec la crise d'adolescence. Si bien que, comme pour beaucoup d'autres manifestations de cette crise, la question n'est pas tant de savoir si ces jeunes sont fous mais ce qu'il y a de fou dans l'adolescence (exemple de l'anorexie folle et pas folle). A ce titre, expérience de supervision de l'équipe du CPDSI (D. Bouzar), puis consultation à la Salpêtrière à partir de la consultation familiale : Polymorphisme de l'engagement radical à l'adolescence : des plus délinquants aux plus sans problèmes préalables. Dans ces différentes situations, notre savoir-faire est d'utiliser la mobilisation familiale pour qu'un jeune s'affilie à un système de soin. Possible biais de recrutement, de ce fait : les familles qui s'adressent au numéro vert ou à la préfecture pour signaler un adolescent qui inquiète du fait de ses changements d'attitude par rapport au religieux.

Mais si la psychiatrie est concernée par ces jeunes, elle ne l'est pas seule et doit pouvoir s'appuyer sur des partenariats avec des structures sociales sans lesquelles elle n'aurait que peu de moyens d'intervenir (exemple de deux cas adressés à l'ASE). Ce partenariat pose le problème des relations entre psychiatrie et droit ou psychiatrie et police. Ce qui frappe dans ces cas, c'est qu'ils peuvent associer un discours religieux très stéréotypé à une adaptation « ordinaire » dans les structures qui les accueillent en milieu soignant ou social, en France ou à l'étranger. Dans certains cas, la mobilisation familiale donne le sentiment que l'on va facilement pouvoir mobiliser les choses pour l'enfant grâce à l'abord familial. La dimension collaborative, inévitable dans ces situations, complique les choses en posant des tas de questions par rapport au secret médical mais aussi par rapport à la logique de prise en charge (par exemple du fait des sur-réactions sécuritaires qui viennent faire obstacle à l'abord familial dans certains cas car la première priorité, voire la seule demande, est d'évaluer la dangerosité).

Ce qui est intéressant pour nous ici c'est que ces jeunes s'affilient très rapidement et très volontiers au paradigme de la thérapie familiale qu'on leur propose, c'est un vrai atout que de faire famille. La radicalisation est un processus qui commence par une désaffiliation, suivi d'une ré-affiliation à l'état islamique, au moins dans le discours, et notre intervention les replonge dans une famille très en conflit avec des liens d'emprise qui sont une constante : soit une emprise maternelle classique mais extrêmement forte, soit une emprise du couple parental et d'une relation très passionnelle dans le couple parental qui capte l'enfant fasciné par ce processus. Il échappe paradoxalement à cette emprise en entrant dans une autre forme d'emprise. C'est assez proche de ce que l'on voit avec les délinquants, les anorexiques, les toxicomanes ; c'est aspécifique, un peu au hasard, mais avec une dimension accrue de recherche de sens, de sacré, de transcendance. En somme, pas une psychopathologie spécifique, mais, en revanche, dans le traitement, une dynamique familiale doit être considérée comme un ressort essentiel pour imaginer les sorties de radicalisation ; sous réserve évidemment que ce constat « clinique » ne résulte pas d'un biais de recrutement du fait de la réputation de la structure et de la spécification de ses partenariats (biais au niveau de la préfecture illustré notamment par les erreurs d'orientation où on leur envoie par erreur des jeunes que l'on destinait à d'autres structures).

Cela pose la question des représentations que les partenaires se font de la radicalisation, de la psychiatrie, et de leurs rapports. À partir de quel moment considère-t-on qu'un adolescent est radicalisé ? Sans recourir à une entomologie détaillée, comme celle que proposent, par exemple, les membres de l'équipe de Nice, Serge Hefez (SH) estime utile la réflexion sur les étapes de dangerosité liée à la radicalisation, de la première à la huitième marche, avec des tableaux très différents, dont ceux décrits par Dounia Bouzar. [Il nous communiquera un power point qu'il a fait sur ce thème.] Il évoque également la thèse de Rafael De Almeida qu'il a dirigée à Bobigny sur la question du fanatisme religieux et la psychiatrie et qui contient une très bonne revue de la littérature et reprend un certain nombre de schémas de radicalisation. Il évoque, à ce propos, l'ancienneté de sa collaboration avec D Bouzar qui avait sollicité son expertise et sa supervision pour la prise en charge de familles de radicalisés.

Dans ces conditions, se pose la question des dispositifs susceptibles de faire filtre pour permettre de mieux déterminer ce niveau de radicalisation, c'est-à-dire éviter à la fois une excessive banalisation et une excessive dramatisation au regard des mesures à prendre. Cela pose la question de ce filtre chez les envoyeurs que sont les dispositifs dépendants du ministère de l'intérieur et de la justice au niveau sécuritaire ou éducatif. Grande dépendance à l'évolution des représentations des professionnels. C'est, selon Jean Chambry, l'objectif que se fixent ceux qui défendent l'idée d'un annuaire des personnes qui seraient en mesure de faire ce filtre. Dans la discussion qui suit apparaît l'idée que le problème est que cette compétence n'implique pas pour autant un partage du secret médical. Faut-il recommander des médiateurs psys internes au champ social afin de mieux reconnaître et traiter adéquatement ceux qui sont pris dans cette problématique d'emprise aux différents stades de dangerosité évoqués ci-dessus ? Dans l'optique développée par SH, il s'agit en somme de faire de la reconnaissance de la radicalisation, un mode d'accès aux soins, au moins familiaux, lorsque toutes les autres voies s'avèrent inefficaces ou impraticables. C'est une position, certes discutable, mais c'est bien de cela qu'il s'agit : quelles seraient les conditions qui rendraient acceptables de faire de la radicalisation un mode d'accès aux

soins psychiques ? Dans le débat, se dégage l'idée que l'une des conditions serait qu'au-delà de la question sécuritaire qui, dans cette perspective, serait le prétexte de la mobilisation, ce repérage soit l'occasion d'un diagnostic clinique (notamment autour des notions proposées par SH, telles que désaffiliation/ré-affiliation, relations d'emprise et conflictualité familiale, par exemple). Il semble en tous cas qu'un consensus se dégage autour de l'idée d'une clinique éducative telle qu'elle a été proposée pour répondre à un objectif analogue avec les jeunes délinquants. Faut-il pour autant recommander de doter les services policiers ou judiciaires de moyens internes pour réaliser ou appuyer cette expertise diagnostique sur le modèle des SEAT ? Cette question reste ouverte.

Dans cette perspective, Serge Hefez recommande en tous cas que les psychiatres prennent en compte ce que l'on sait de la radicalisation, non pas comme psychopathologie spécifique mais comme forme spécifique d'expression d'une psychopathologie commune : être attentif chez les jeunes qu'ils suivent, aux petites allusions évoquant un processus de radicalisation, connaître les étapes d'un tel processus, savoir différencier ce qui est de l'ordre du religieux et ce qui ne l'est pas, ce qui est de l'ordre du religieux et ce qui relève du sectaire, différencier les niveaux de dangerosité. [Il nous adresse par Nicolas le power point qu'il a réalisé à ce propos ; par ailleurs, Nicolas se charge de tracer la thèse de De Almeida, dont Serge Hefez nous a parlé pour que nous puissions la consulter et/ou auditionner l'auteur dans une deuxième phase d'audition].

*****

Daniel MARCELLI

Professeur Emérite de Pédopsychiatrie
de l'Université de Poitiers

I) Rage et Radicalisation

Certes les individus radicalisés qui ont perpétré les derniers attentats de Nice, de St-Etienne du Rouvray ou de Magnanville, avaient un passé psychiatrique, mais cela reste minoritaire car la majorité de ceux qui commettent des attentats terroristes n'ont pas de tels antécédents. En revanche, nombre de ces radicalisés, quand ils étaient adolescents, ont traversé des phases de vulnérabilité : moments de repliement avec connotation dépressive, solitude ou isolement souvent pour des motifs de violences internes, de rage qu'ils ont tenté ainsi d'endiguer. Ces états de rage proviennent de failles individuelles ou familiales, de zones de fragilité. Ils s'accompagnent en général de sentiments de rejets, de ne pas avoir sa place, de difficultés d'intégration, de maltraitance, de tensions familiales (conflits, divorce, violence), etc. Dans leurs parcours, on constate fréquemment des ruptures scolaires, certaines fois dûes à un échec mais aussi à des stigmatisations et des vécus de rejet, d'isolement. Dans ces parcours existentiels on se situe à la jonction du développemental, du psychologique, parfois du psychopathologique, mais rarement dans le cadre d'une pathologie psychiatrique proprement dite. Ce sont des antécédents où se cumulent des facteurs de vulnérabilité et de risque. Pourquoi la rage est-elle devenue l'expression de ces difficultés ?

II) De sujet à individu, un changement qu'on dira « radical »

Cette rage s'exprime de façon plus intense aujourd'hui parce qu'il y a eu un changement « radical » dans les conditions de l'éducation au tournant des années 70/80 faisant passer la jeunesse d'une problématique de « sujet » (laquelle au plan psychique est dominée par le processus de refoulement et par la culpabilité qui conduit à se taire et à subir) à une problématique de « l'individu », laquelle se structure autour de la question de l'idéal, du narcissisme et d'un ressenti d'insatisfaction. Cette insatisfaction éveille la rage et provoque une attitude de revendication. La rage est toujours « allumée » par un sentiment de solitude ou d'impuissance. La problématique narcissique qui domine chez « l'individu » n'est plus contenue par la problématique névrotique comme jadis. Les êtres humains d'aujourd'hui, « les individus » ne présentent pas les mêmes lignes de tensions psychiques que « les sujets » de jadis. Les conflits ne sont plus prioritairement entre les désirs du « sujet » et ses interdits (surmoi) donc un conflit interne. Ils sont entre les désirs/besoins de « l'individu » (son idéal) et les entraves persécutrices de la réalité, donc un conflit sur la scène extérieure. Dans les banlieues, les jeunes « revendiquent » le fait « d'avoir le seum » (le venin, le poison, quelque chose qui va pourrir l'autre), ils assument ce désir interne de violence indifférenciée. Car cette rage peut être autant une force de vie, de créativité qu'elle peut être une force de mort, de destructivité. Cela dépend beaucoup de l'objet qui la rencontre. Si cet « objet » (une personne certes, mais aussi une situation, une expérience, etc.) tend la main à la rage et la conduit sur le chemin d'une reconnaissance, d'une découverte, d'une forme de créativité, alors « l'individu » peut faire de sa rage une force créatrice ; si, à l'opposé, « l'objet » renvoie cette rage à la figure du jeune, il la transforme en potentiel de destructivité. Quand l'individu a le sentiment de ne pas avoir obtenu « les trois engrais » qui lui sont vitaux, l'attention, la reconnaissance, la considération, la rage peut se chroniciser et ne fera que croitre. Ces trois engrais constituent des déclinaisons de l'empathie et représentent le soin primaire de la rage. La période de l'adolescence accroit ce sentiment de rejet, d'insatisfaction à cause du fossé qui existe dans notre société entre la considération portée à tout jeune enfant et la défiance fréquemment portée envers l'adolescent. Cette perte d'étayage « social » de l'être humain au moment de l'adolescence vient majorer les zones de fragilité psychologique, familiale, scolaire, culturelle, existentielle que ce jeune a parfois accumulées depuis son enfance.

III) Le rôle d'internet

Lorsque l'adolescent s'enferme dans sa chambre tout en ruminant sa rage, il dispose aujourd'hui d'un accès à internet. Grande est la probabilité qu'il y fasse trois types de rencontres successives :

1. Les sites pornographiques : certains jeunes ne peuvent s'empêcher de regarder ces sites pendant des heures (4-5 h/j, voire plus). Ces images s'incrustent dans leurs yeux et dans la tête, images dont ils n'arrivent pas à se défaire et qui s'accompagnent souvent d'un sentiment d'humiliation, d'une perte supplémentaire dans l'estime de soi déjà pas fameuse auparavant. Le dégout d'eux-mêmes se conjugue avec la contrainte de devoir continuer à regarder ces scènes pornographiques. Quand la lassitude ou le trop plein de dégout s'emparent d'eux, ils finissent inéluctablement, en trainassant sur internet, par tomber sur des sites complotistes ;

2. Les sites complotistes : ils tiennent toujours le même discours qu'on peut résumer de la sorte : « Je vais vous dire ce que les autres ignorent et ne veulent pas savoir. Quand vous le saurez, vous serez initiés. Alors vous serez plus malins que ces autres, bien meilleurs qu'eux, vous saurez ce qu'on vous cache, qui vous le cache et pourquoi, vous connaitrez les responsables qui vous manipulent ». Ce discours a un effet bénéfique : il restaure l'estime de soi, car il met au-dessus des autres celui qui s'y convertit tout en lui offrant une cible à sa rage. À ce moment-là les adolescents commencent à mieux se sentir : ils développent le sentiment d'être plus malins, d'être confortés par ces révélations qui les rassurent et atténuent leur insatisfaction chronique : ils ont trouvé de quoi la nourrir…. La rage n'est plus un état interne qui leur fait peur, elle devient quelque chose d'utile pour lutter contre cette cible nouvelle, ces manipulateurs, ces malfaisants, ces « mécréants » ;

3. L'initiateur de la radicalisation religieuse : la rencontre avec ce « séducteur narcissique » ne manque jamais, il leur tient ce discours « On te cache des choses, mais tu es un élu, si tu m'écoutes et me suis, tu seras meilleur que ces autres ». Bien sûr tout cela est progressif, commençant souvent par des propos lénifiant où précisément attention, reconnaissance et considération semblent enfin être accordées à ce jeune. C'est un discours qui flatte son narcissisme et lui donne le sentiment d'être plus fort tout en lui offrant une nouvelle cible à sa rage. En général, cette

rencontre se fait sur internet, surtout quand ces jeunes sont en décrochage scolaire, mais elle se fait parfois « en vrai » dans les petits groupes qu'ils fréquentent.

IV) Quelques particularités dévoyées de l'islam…

Il ne s'agit pas ici de parler de la religion musulmane telle qu'elle peut être enseignée et vécue à travers la connaissance approfondie du Coran, de son histoire et de sa complexité. Il s'agit en réalité de la façon dont il est « vendu » à ces jeunes, qu'ils soient d'origine musulmane ou non. Mais les adolescents, d'autant plus qu'ils sont fragiles et vulnérables, sont particulièrement réceptifs à ces arguments de vente :

- L'écriture arabe : elle entraine pour le jeune un sentiment de rupture avec le bassin culturel de son enfance. Tous ces jeunes cherchent à « rompre », à rejeter quelque chose de leur propre passé, de leur environnement immédiat au motif de retrouver des racines, un ancrage. L'écriture arabe offre cette sensation de nouveauté et de rupture ! Pratiquement aucun de ces jeunes ne savait lire l'arabe auparavant mais, d'un seul coup, ils vont se mettre à tenter de l'apprendre, de le lire et l'écrire. C'est un peu comme si, par cette nouvelle écriture ils faisaient table rase de leur échec scolaire et de leur sentiment d'échec en général… ;

- La dimension eschatologique : parmi les trois grands monothéismes, nombreux sont les spécialistes qui insistent sur cette particularité de l'islam. Par ailleurs, l'idée de la mort, du sens de la vie fait partie intégrante des questionnements de tout adolescent. Cependant, je ne crois pas qu'on puisse assimiler les actes terroristes violents à des équivalents suicidaires. Cela me parait plus complexe. La posture de ces jeunes n'est pas un équivalent suicidaire, c'est un acte collectif et un acte de destruction indifférenciée des autres et de soi. La fin promise du monde, la possibilité d'être aux côtés de Mahomet, voilà qui donne à la mort une attirance vertigineuse : elle devient d'un seul coup une rédemption, une exultation (narcissique !) triomphante. C'est un élément important pour ceux qui sont dans cette espèce de rupture ;

- La dimension incréée du Coran : le Coran serait un écrit soufflé par Allah lui-même, Mahomet n'étant que la main qui retranscrit. Une telle conviction permet d'évacuer le doute. Or tous ces jeunes en difficulté refusent le doute trop douloureux, ils veulent des certitudes rassurantes, contenantes. Donc ils se cramponnent aux 3-4 versets qu'ils connaissent et cette affirmation d'un coran « incréé » sert de ciment à leur pseudo-certitude. Ils ne veulent rien entendre d'autre parce que ce serait prendre le risque de réintroduire éventuellement le doute.

V) Toute explication mono factorielle est un leurre. Acceptons une multiplicité de facteurs

A tout ce qui vient d'être dit, il convient d'ajouter les situations économiques, sociales, politiques, en France l'histoire de la colonisation, les conflits internationaux, les tensions entre états, les schismes religieux (sunnites, chiites, etc.), le rôle des pétrodollars, etc. Enfin disons-le c'est actuellement, en Europe et en France tout particulièrement, un phénomène à la mode. Mais aux Etats-Unis, un certain nombre de jeunes (et de moins jeunes) prennent des armes à feu et massacrent indistinctement des personnes, dans une espèce de déchainement haineux et destructif. Ces actes terroristes, au sens où ils sèment la terreur, n'ont certes pas l'habillage religieux de ce qu'on observe en Europe mais ce sont aussi les résultats d'une rage enkystée qui explose quand elle ne peut plus être contenue, derrière laquelle il y a probablement une quête de résonance et de reconnaissance sociale importante. Il faut donc accepter de reconnaitre une multiplicité de facteurs qui se conjuguent et s'associent. Une faille existentielle dans la vie ne suffit pas à elle seul, il faut un cumul…

VI) A l'adolescence, le besoin existentiel de croire

Les enfants croient dans leurs parents mais, à l'adolescence, ils cessent d'y croire ! Or l'être humain a besoin de croire, sinon un sentiment d'isolement, de solitude, de déréliction, de perte du sens de la vie le guette. Pour ces jeunes adolescents dans ces années de perte massive d'influence collective du fait religieux, leur problème est qu'on ne leur a proposé aucun système de croyances alternatives. A cette disparition de la place du religieux, de nombreux jeunes se retrouvent aussi sans croyance ni dans leurs parents ni dans une famille déstructurée ou en déliquescence. Question fondamentale, à quelle croyance un adolescent contemporain peut-il de rattacher si ce n'est à une « croyance consumériste » qui, un jour, risque de se transformer en sentiment de « s'être fait avoir ». Il serait souhaitable d'apporter à ces jeunes les bases qui peuvent mener à une croyance, c'est-à-dire un enseignement du fait religieux. Il serait hautement souhaitable qu'on apprenne à ces jeunes une histoire des religions, une réflexion sur ce qu'est le fait de croire.

VII) Face au processus de guérison qu'est la radicalisation, quelle place pour la prise en charge psychiatrique ?

Il ne faut pas systématiquement psychiatriser tous les djihadistes et tous les engagés radicaux. Car le phénomène de la radicalisation ne doit jamais être confondu avec la pathologie psychiatrique ! Certes, de nombreux jeunes qui s'inscrivent dans un processus de radicalisation souffrent de traits de personnalité qui les fragilisent et qui constituent le terreau de cet engagement. Mais, pour beaucoup, cet engagement est aussi une manière de guérison et de stabilisation. C'est la raison pour laquelle ils semblent souvent « normaux » en termes de diagnostic psychiatrique. Quand l'individu est habité par ses convictions, qu'il ne doute plus, que sa rage a un objet et qu'autour de lui ses proches, ses « frères » sont des clones de lui-même, il se sent beaucoup mieux. Ses convictions l'étayent et le soutiennent. Mais si la psychiatrie est impuissante à formuler un diagnostic qui rassurerait la population (« les terroristes sont vraiment des malades et l'individu « normal » ne leur ressemble en rien »), pour autant, elle a assurément quelque chose à dire et à proposer concernant la possibilité de ramener ce « radicalisé » à une posture humaine de souffrance et de doute.

VIII) Quelques réflexions et propositions sur la prise en charge

Récusons d'abord toute idée d'une approche uniforme, d'un soin monolithique ! Ces personnes sont toutes différentes d'une part. D'autre part le psychiatre a tout avantage à intervenir non pas directement mais en relais, en supervision ou en conseils réguliers. Mettre ces radicalisés en prison, du moins tant qu'ils n'ont pas commis d'acte meurtrier n'apparait pas être la bonne solution. Il est certainement préférable de les séparer, de les isoler les uns des autres. Certainement aussi de leur supprimer transitoirement internet ou du moins d'en contrôler l'accès étroitement. Certes, il faut accepter des rencontres familiales mais sans les laisser complètement dans leurs familles, au début surtout, si cette dernière présente des signes d'intransigeance religieuse (en particulier dans la fratrie). Il faut aussi ouvrir une discussion avec un imam pondéré sur les différents versets et sourates du Coran afin de montrer que si cette sourate dit cela, une autre dit à peu près l'inverse ou le dit de façon sensiblement différente. Réintroduire la nuance et le droit de douter… Tendre la main à un enragé, c'est prendre le risque de se faire mordre ! Mais si on s'en approche avec trop de craintes, la possibilité d'être écouté et le lien de confiance ne pourront jamais s'installer. Les moyens à déployer ne doivent pas être purement psychiatriques, mais plutôt des moyens sociaux et individuels (pas institutionnels) :

1 - Réintroduction dans un lien social qui ne soit pas un lien de bande ;

2 - Proposer des activités à médiation. Leur permettre de faire quelque chose dont ils puissent se sentir fiers. Une activité physique ou faire un objet physique (un mur, une construction, etc.). Le rôle du psychiatre ou du psychologue est de faire en sorte que le doute redevienne tolérable ;

3 - Une équipe « rodée » s'impose. Des intervenants qui ont suffisamment d'expérience pour être à l'aise. Pas des psys spécialisés radicalisation mais des psys intéressés qui puissent se rendre sur place, comme les CUMP. Avec trois ou quatre équipes en France cela pourrait suffire.

*****

Guillaume MONOD

Psychiatre et référent pour la radicalisation (majeurs et mineurs) à la Maison d'arrêt de Villepin

Dans le cadre de ses fonctions à la maison d'arrêt de Villepin, Guillaume Monod (GM) a vu une quarantaine de détenus incarcérés en attente de jugement pour *Association de Malfaiteurs en vue de commettre des Actes Terroristes.* En introduction de son propos, il fait quatre constats généraux concernant la relation entre la psychiatrie et la radicalisation :

1. Malgré Merah et d'autres, on ne nous parlait jamais de la radicalisation avant Charlie Hebdo. Depuis, la direction de la prison souhaite que tous les jeunes qui font la prière lui soient signalés ; Guillaume Monod (GM) pense que ce n'est pas le problème ;

2. Le milieu pénitencier n'a aucune idée de ce qu'il faut faire, pas plus que les autres d'ailleurs ;

3. Concernant directement la psychiatrie, deux cas paradigmatiques :

a. Profil de fonctionnement psychopathique classique qui, contre toute évidence, nie son implication dans la radicalisation et les faits de terrorisme qui lui sont reprochés (un cas de détenu adulte). Rapports à la religion tout à fait flous (ne connaît pas les cinq piliers de l'Islam) ; prétexte plutôt que conviction.

b. Profil de fonctionnement paranoïaque classique (un cas de jeune adulte converti) avec un passé familial troublé, des antécédents criminels intrafamiliaux liés à ce passé, et qui s'est converti en prison avant même Merah, à la suite d'un épisode qui peut être relié à ce passé et renvoyant à la question de la souillure par le crime. La religion paraît avoir beaucoup plus d'importance pour lui, au point que le débat théologique peut être une forme d'entrée en relation (disputation) ;

4. Tous les autres n'ont pas de traits psychiatriques francs même s'ils ont des symptômes évocateurs de problématiques personnelles familiales et des questionnements divers concernant leur vie personnelle et familiale ; dans tous ces cas, rapports très flous avec l'Islam (dans ses aspects théologiques ou politiques) et plutôt immaturité (recherche individuelle avant tout) avec rapport mythologique et narcissique à tout cela (ce qui les intéresse éventuellement c'est la question de l'Oumma et de l'injustice ou de la compromission). Prétexte : ils pourraient parler du roi Arthur avec la même passion que pour le djihad et se seraient tout aussi bien engagés dans *Action Directe* il y a quelques années.

Ce qui les intéresse dans l'Oumma est, en effet, purement fantasmatique (c'est comme un Rorschach), identitaire et narcissique (la question de la virilité) avec fréquemment, chez les garçons, l'objectif affirmé de devenir un super héros dans la fraternité d'arme et l'aventure héroïque dans une démarche visant à compenser le fait que « quelque chose ne leur a pas permis de se constituer un lien et une image d'eux-mêmes suffisamment solides » : recherche de famille idéale. GM remarque que ce quelque chose ne peut pas, cependant, toujours être attribué à des défaillances familiales, même si c'est parfois le cas : dans de nombreux cas « les parents sont présents et tiennent autant la route que n'importe quels autres parents ». Chez les filles, la question de la virginité est au centre du système de valeur (virginité absolue) Chez les uns et les autres, ce qui est central c'est la dimension narcissique de la démarche. La mythologie islamique et politique vient colmater des failles d'origine diverses, au moins jusqu'à ce que le rapport avec la réalité de l'islamisme radical vienne, chez certains tout du moins, faire effet de contre initiation par la prise de conscience par exemple que l'Etat Islamique est un état mafieux (« Nous sommes tous des djihadistes » de Montasser ALDE'EMEH ou « Dans la nuit de Daech » de Sophie KASIKI), souvent à travers de rencontres différentes, ce qui les conduit à tout arrêter.

En résumé : « ce qui est intéressant, c'est que ce n'est pas politique, pas théologique mais purement mythologique » et finalement, ils disent tous la même chose :

1. L'islam je n'y connais rien mais je veux apprendre et il y a des gens qui savent (là-bas ou dans le bâtiment X de la maison d'arrêt) ;

2. Bachar est un monstre et je vais me battre contre lui pour des raisons humanitaires (souci probablement sincère).

Le départ apparaît alors comme un chemin initiatique classique présent dans toutes les grandes mythologies : le mal menace et quelqu'un dispose d'un savoir magique qui va permettre d'initier celui qui souhaite le combattre et devenir un héros, comblant de ce fait ses failles narcissiques. On retrouve presque toujours le même processus, qui n'est pas nouveau mais prend actuellement la couleur du Djihadisme et de l'Islam : « Un truc d'adolescents qui ont de grosses failles narcissiques et sont dans des rapports très compliqués avec des images paternelles et maternelles ».

Dans l'explicitation de ce modèle de compréhension, GM fait plusieurs remarques complémentaires :

1. Questions relatives à la justification de l'incarcération et du motif pour lequel elle a été décidée : des cas où il s'agit en fait davantage du hasard que d'une véritable intention criminelle, des cas ou le lien fait avec le djihadisme paraît contestable ou trop conjoncturel, des cas où la judiciarisation ou la pénalisation est discutable car un abord familial ou thérapeutique aurait pu être estimé préférable, car plus efficace, du fait de la mobilisation familiale ;

2. Questions relatives à la prise en charge thérapeutique en prison, notamment chez les mineurs qui paraissent généralement critiques sur les aspects terroristes en France « Ce sont des cinglés, des malades ; ma mère aurait pu être là. Ce sont des assassins, c'est du grand n'importe quoi » alors que chez les majeurs, il n'y a pas du tout le même discours (plus fascinés, voire admiratifs). Encore faut-il que la prison ne vienne pas aggraver le risque de s'accrocher au discours mythologique et héroïque, ne serait-ce que pour lutter contre l'ennui et l'infantilisation : point nodal ;

3. Question du rapport entre recherche individuelle et l'approche développementale dans le contexte caractéristique de l'approche pédopsychiatrique de la crise dans le processus adolescent, notamment dans ses conséquences narcissico objectales classiques dans ce type d'approche (pas un problème psychiatrique au sens restreint à la seule question nosographique, mais un objet central de la psychiatrie de l'adolescent) ; impact traumatique de la sexualité pubertaire, auquel la psychiatrie doit donner sens au travers de ses instruments spécifiques (diverses approches thérapeutiques spécifiques) mais aussi non spécifiques (clinique éducative, médiations) ;

4. Points communs et différences avec le profil habituel des délinquants juvéniles (selon GM) :

- Points communs : l'effet de groupe, la clandestinité, le recours fréquent mais non systématique à la violence, les soubassements psychopathologiques et le rapport avec la psychiatrie ;

- Différences : niveau intellectuel supérieur et peu de jeunes djihadistes déscolarisés et fonctionnement familial moins précarisé chez les djihadistes ;

5. Points communs et différences avec les autres extrémismes : marginalisation par rapport à ce dont ils se réclament au moins chez les mineurs : « Les radicalisés sont coupés de la population dont ils se réclament (les musulmans) et ceux qui passent à l'acte (les auteurs d'actes de terrorisme) sont en plus coupés du sous-groupe dont ils se réclament (les radicalisés) ». Problème classique des avant gardes révolutionnaire dont parle Michel WIEWORKA (Société et Terrorisme 1988).

Rappel à ce propos du contexte « politique ». L'État islamique est avant tout un projet « mafieux » de la part de ses dirigeants, les anciens officiers de Saddam Hussein, comme « compensation » prise par des généraux irakien sunnites vaincus par l'intervention américaine : se tailler un royaume pour continuer leurs affaires mafieuses en instrumentant la radicalisation islamique pour entrainer l'adhésion et favoriser leur projet : « La rencontre d'une intention politico-mafieuse et d'une problématique banalement adolescente qui aboutit à l'émergence de quelques crimes terroristes » ;

6. Dans ce cadre, Guillaume Monod, pense que la religion doit être néanmoins prise au sérieux, même s'ils n'y connaissent rien, car c'est pour eux une porte d'entrée comme d'autres manifestations culturelles (la possession ou les sorts) qu'il n'est pas possible de ne pas prendre comme points de départ : cela conduit à utiliser la disputation théologique comme mode d'entrée en matière, pour passer à autre chose.

*****

Marie-Rose MORO

Professeur de Pédopsychiatrie, Université Paris 6, Maison de Solenn, Hopital Cochin-Port-Royal
(www.maisondesolenn.fr)

Voies par lesquelles la Maison de Solenn reçoit ces jeunes radicalisés :

1 - Le transculturel

Avant les attentats, on leur adressait déjà des jeunes convertis qui présentaient un certain nombre de velléités, des conversions violentes sous-tendues par des processus de colère. Progressivement, la conversion est devenue la radicalisation. Ce sont des adolescents qui inquiètent leur entourage, mais aussi les professionnels puisque c'est une deuxième intention.

2 - Le numéro vert

Adresse de la préfecture qui relaie certaines demandent du numéro vert selon des critères que Marie-Rose Moro imagine être le signifiant « transculturel » et « adolescents », en écartant ceux qui représentent un danger sécuritaire. Ce sont toujours les mêmes profils d'adolescents, fille et garçon, très perdus, en errance totale, en besoin de soins.

Vignette clinique. Une jeune fille qui ne sait pas bien lire et écrire le français, et qui veut aller se battre avec Daesh. Elle a construit l'idée d'aller se battre et trouver une dignité là-bas. Ils lui ont appris à lire et à écrire et ça a été la meilleure arme thérapeutique pour lui donner un autre idéal.

3 - Les Groupes de Supervision (ASE, PJJ, prisons…)

Des équipes demandent des supervisions d'équipes à la Maison de Solenn lorsqu'ils sont confrontés et mis en difficulté par ces questions-là. Ils utilisent le contre-transfert culturel dans les supervisions pour percevoir ce que ces questions-là peuvent signifier individuellement et collectivement. A partir de ces supervisions, ils sont éventuellement aussi amenés à prendre en charge certains de ces jeunes qui posent problème aux équipes.

Par rapport au travail avec la préfecture, la Maison de Solenn a un contrat tacite avec eux : à partir du moment où ils envoient les adolescents à la Maison de Solenn, il s'agit d'évaluation et de soin. L'équipe applique à ces situations l'éthique de la clinique. Ils les informent du fait que la situation a été prise en charge ou pas, mais ne leur fournissent pas d'éléments médicaux. Marie-Rose Moro explique que c'est un point de tension, mais elle trouve qu'ils comprennent ce positionnement. Nécessité de séparer les questions sécuritaires et les questions cliniques de soins. C'est aussi la position de l'ARS et du Conseil de l'Ordre.

Les prises en charge se déroulent de la façon suivante : Ils rencontrent d'abord les parents (les jeunes ne viennent pas d'emblée), l'équipe se présente, explique ce qu'elle peut faire, la différence avec la question sécuritaire… Ils expliquent aux parents qu'ils vont chercher à comprendre ce qui intéresse l'adolescent là-dedans, s'il y a des choses qui le font souffrir, ce qu'il faisait avant de se radicaliser, son fonctionnement psychologique… Travail important avec l'ambivalence des parents qui peuvent certaines fois percevoir le danger, mais qui d'autre fois trouvent que ça a rendu leur enfant beaucoup plus sage ou que ça a endigué des problèmes d'addictions ou de délinquance par exemple. Quelque fois cette adhésion religieuse n'est pas pour leur déplaire, ils se disent qu'il y a quelque chose qui fait autorité, puis ils se rendent compte qu'il ne s'agit pas du même objet religieux que le leur. Si l'adolescent ne vient pas, ils continuent à voir les parents avec l'idée que, si les parents perçoivent la Maison de Solenn comme un lieu qui peut faire du bien à leur adolescent cela facilitera peut-être le fait qu'il vienne. A partir du moment où l'adolescent est venu, l'équipe fait des évaluations et des propositions, y compris sur la question scolaire. Marie-Rose Moro se demande toujours en entretien « Comment pourrait-on être plus intéressants que ces recruteurs ? ». C'est là que se trouve, pour elle, la question. Les adolescents qu'ils reçoivent par la recherche, ont déjà eu un entretien préalable qui permet de mettre en lumière divers éléments : le besoin correspondant à cette adhésion à de nouveaux idéaux, la notion de prix à payer, la fascination qu'ils peuvent présenter, leur logique, leur façon de percevoir les choses… Les discours de ces adolescents peuvent surprendre, comme par exemple cette jeune fille qui s'intéressait au féminisme et affirmait que ne pas se soumettre aux hommes mais se soumettre à Dieu par choix.

Marie-Rose Moro distingue le soutien de la radicalisation et le passage à l'acte (attentats, départs en Syrie). Ces deux situations seraient sous-tendues par des processus différents et auraient des implications au moment de penser un lien entre psychopathologie psychiatrique, radicalisation et passage à l'acte. Vignette clinique d'un jeune qui est rentré de Syrie : Il s'y était ennuyé mortellement. Dès qu'il est arrivé, ils se sont sûrement rendus compte que c'était un garçon fragile et l'ont mis dans une sorte de prison. Il ne savait plus où il était, vivant une expérience un peu dépersonnalisante. Il était déçu mais très triste au fond. Ce jeune pour le coup présentait de la psychopathologie, une sorte de psychose blanche possiblement. Elle souligne également une distinction Garçon/Fille :

- Les Garçons sont très majoritairement en difficulté sur le plan scolaire. Ils ont un rapport problématique au savoir. Il y a quasi-systématiquement une période de retrait au sens de rupture de liens, de désinvestissement, puis, après avoir tout déconstruit, tout est reconstruit autour d'une idéologie islamique qu'ils perçoivent comme forte ;

- Les Filles sont moins dans une problématique de savoir et donc moins majoritairement en difficulté scolaire que les garçons, c'est plus hétérogène. Il y en a qui présentent une banale crise d'adolescence qui a dépassé les limites, mais, à côté de ça, il y a les « intellos idéologiques » qui ont une théorie sur leur radicalisation. Dans notre monde occidental judéo-chrétien, nous avons un rapport herméneutique aux textes religieux, un rapport savant qui pousse à interpréter. Il semblerait que ce ne soit pas le seul rapport, ça peut être quelque chose de beaucoup plus affectif et intuitif (« J'ai eu une révélation ! »). Un rapport au texte qui ne nécessite pas d'être érudit. Lorsque l'on cherche à leur parler du texte, elles répondent que ce n'est pas comme ça que ça se passe. Il faut donc comprendre comment chacun fonctionne et quelle place prend la radicalisation pour chacun.

La difficulté face à l'objet « radicalisation », c'est qu'il recouvre toute la problématique et en voile la complexité. Ils reçoivent beaucoup d'adolescents en errance qui ont été placés et qui ne sont pas reliés au monde, en ruptures graves avec des parents qui ont le sentiment qu'ils ont perdu leur enfant bien avant même leur radicalisation (Marion FELDMAN travaux sur les troubles des affiliations/appartenances ; Malika MANSOURI travaux sur le lien entre désaffiliation et histoire postcoloniale). La notion de rupture intrafamiliale est un élément clinique important et qui se retrouve dans de nombreuses familles de jeunes radicalisés. Dans une famille musulmane, l'adhésion de ces jeunes dépasse de loin l'islam des parents qui est considéré comme un « islam de grands-parents », un islam tranquille, qui ne présente aucun intérêt, qui n'est pas l'islam politique. A côté de ces errances identitaires individuelles, il y a justement cette question du politique qui est très importante dans la radicalisation et dans la définition de cet objet d'adhésion collectif (« Si je suis en colère je peux adhérer à ce truc-là »). Il y a une tendance dans les aspirations et les agir à « l'internationalisation » des idéaux. Idéaux internationaux que les mouvements islamistes radicaux type Daesh sont presque les seuls à porter (Tendance à la réduction des autres causes mondiales, ex : Greenpeace). Marie-Rose Moro fait aussi un lien avec l'excitation des adolescents dans la guerre, expliquant que la guerre est extrêmement jouissive en particulier pour ceux qui imaginent se battre (plus les garçons que les filles).

La radicalisation peut être envisagée comme traitement contre la dépression. Elle peut s'observer en creux lorsque l'objet s'efface, s'étiole, lorsque la croyance/l'adhésion absolue n'y est plus. Mais il y a aussi des cas où cette phase d'effondrement peut être évitée par une solution tierce.

Vignette clinique : Raphaël est un adolescent métisse avec des parents catholiques. Après quelques consultations l'équipe observe des modifications progressives : il ne porte plus sa djellaba, il n'a plus sa barbe, il oublie de ne pas serrer la main, etc. Lorsqu'ils le lui font remarquer, il leur répond « Oui, j'ai changé, maintenant je suis Soufi ». Ce garçon métisse d'un parent d'Afrique Noire et d'une mère française, s'est converti pour qu'il y ait une adéquation entre le dedans et le dehors, parce qu'on le prenait toujours pour un Arabe. Soufi ça voulait dire qu'il n'avait plus besoin de montrer qu'il était musulman, tout en gardant cela à l'intérieur de lui. C'est une stratégie d'élaboration contre la dépression qui lui a donné une profondeur, une sorte d'épaisseur. Son père a fait de grandes études qu'il n'avait pas pu utiliser en France. En devenant Soufi, il se rattachait à quelque chose de ce qu'il comprenait des intérêts de son père dans un contexte de grande rupture intrafamiliale. Comment s'identifier à son père malgré tout ?

Marie-Rose Moro explique qu'en se basant sur une revue de la littérature, elle ne trouve pas de corrélation simple entre radicalisation et maladie psychiatrique. Il est possible qu'il y ait des malades mentaux parmi les radicalisés mais l'on ne peut considérer que la radicalisation violente est une psychopathologie. Il est possible qu'un certain nombre de jeunes qui sont passés à l'acte aient été suivis en pédopsychiatrie auparavant, mais il ne s'agit pas de la psychiatrie au sens de syndrome constitué. Marie-Rose Moro y voit des processus d'intolérance à la frustration, des difficultés à fixer leur attention, etc…, des éléments que l'on retrouve dans tous les passages à l'acte et qui ne sont pas spécifiques.

Les psychiatres ont une responsabilité par rapport aux processus psychopathologiques qui aboutissent à des désaffiliations, à des ruptures, au fait de ne plus avoir envie de rien. C'est l'adolescence dans son aspect souffrant, dans son aspect d'errance identitaire : là-dessus, la psychiatrie a un grand rôle à jouer. L'action des pédopsychiatres se doit d'être complexe, de reconnaitre ses limites (notamment sur la question sécuritaire) et de s'inscrire dans le développement. La radicalisation renvoie plus à de la psychopathologie sur des processus et non de la psychopathologie psychiatrique. C'est un objet qui nécessite d'avoir une clinique qui ne soit pas uniquement catégorielle. Les psychiatres adultes doivent aussi s'en occuper puisqu'il y a des jeunes adultes radicalisés (20-25 ans).

Marie-Rose Moro pense que se revendiquer spécialiste de la radicalisation est un piège à éviter. Comme pour le transculturel, il faut que tout le monde s'occupe de la radicalisation parce que c'est de la pathologie développementale et de la souffrance identitaire et affiliative. C'est aussi une forme clinique actuelle, il est donc important que tout le monde soit sensibilisé à ces questions, mais aussi qu'il y ait des lieux où l'on puisse faire de la recherche, associer des anthropologues, des historiens, etc… C'est important qu'il y ait des lieux désignés comme ressources et des lieux de supervision. C'est lorsque les professionnels se confrontent aux malentendus, aux incompréhensions, au sentiment d'impuissance que d'autres équipes doivent les aider et leur donner des outils. La radicalisation est un objet complexe dont la spécificité est d'être l'objet d'aujourd'hui, un objet contemporain. Marie-Rose Moro insiste également sur la nécessité de prendre en compte la sphère scolaire dans la prise en charge de ces jeunes souvent aux prises avec le savoir.

Bibliographie : Gutton P, Moro MR. Quand l'adolescent s'engage. Radicalité et construction de soi. Paris : InPress ; 2017.

*****

Daniel OPPENHEIM

Psychiatre, Psychanalyste, animateur d'un séminaire psychanalytique sur la radicalisation et ses rapports avec la mort et les psycho traumatismes

D'emblée Daniel Oppenheim précise dans quel cadre il inscrit sa réflexion sur les rapports entre psychiatrie et radicalisation :

1) Ce qui l'intéresse le plus dans cette question ce sont les adolescents tout venant, c'est-à-dire ceux qui constituent la majorité de ceux qui peuvent basculer un jour ou l'autre dans la radicalisation ou qui sont l'entourage facilitateur pour ceux qui se radicalisent. Il distingue ces groupes de celui que constitue ceux qui sont déjà radicalisés et/ou ont déjà commis des crimes pour lesquels, c'est davantage à l'expérience des enfants soldats ou des criminels de guerre que l'on peut se référer ;

2) Il pense qu'il faut étendre cette réflexion aux enfants dès l'âge de 5 à 6 ans car dès cet âge, on voit déjà tout en place pour une évolution vers des logiques de disponibilité à la radicalisation ;

3) Comme méthode de travail, il propose donc, en conséquence, de s'intéresser, sur ces points tant à ce qui se passe aujourd'hui qu'à ce qui s'est passé ailleurs et autrefois, en se référant par exemple aux travaux historiques sur le parcours depuis l'enfance ou l'adolescence d'autres responsables de crimes de masse (par exemple C. Ingrao, Croire et détruire : les intellectuels dans la machine de guerre SS, 201 1, Fayard, ou Sebastian Haffner : Histoire d'un Allemand. Souvenirs (1914-1933) Babel 2004) à mettre en parallèle avec les études actuelles (cf. Scott Atran). L'État Islamique est une révolution ; ou Talking with the enemy) ;

4) A partir de cette méthodologie, deux hypothèses complémentaires se dégagent :

a. Une première hypothèse pour laquelle le point de départ ce sont les terreurs archaïques que l'on trouve chez les tout-petits, suffisamment fortes pour rester durables durant la seconde enfance et qui se réactualisent au moment de la crise d'adolescence, dans un contexte qui peut être individuel, familial ou collectif (local, national ou international) ; c'est ce qui aujourd'hui rendrait certains disponibles à répondre à un appel djihadiste. Dans cette hypothèse, ces terreurs sont liées à une perte des points d'appui qui laissent le sujet dans le vide (incompréhension du monde et des comportements parentaux ou familiaux, qui peuvent découler de traumas majeurs, individuels ou collectifs), avec pour conséquence un sentiment d'insécurité sévère, un vécu chaotique, la perte des repères identitaires, la perte de confiance en soi, dans sa famille, dans la société, dans « l'ordre du monde ». Le sujet a alors un besoin urgent de trouver réponse et solution à ces terreurs notamment en surinvestissant un élément identitaire unique (Fethi Benslama) ;

b. Une seconde hypothèse selon laquelle peut s'y ajouter une palette de situations cliniques mêlant déterminants sociaux, culturels ou familiaux et configurations pathologiques allant des troubles de la personnalité à des pathologies avérées (psychopathie, paranoïa, schizophrénie) qui soulignent l'insuffisance explicatives des positions sociologiques, telles l'islamisation de la révolte *vs* radicalisation de l'Islam, qui ont en commun de ne pas tenir compte de cette intrication complexe.

5) Pour le sujet exposé, ces terreurs archaïques peuvent être réactivées par une rupture de la continuité familiale et/ou de ses repères identitaires. La crise de la transmission transgénérationnelle peut conduire l'adolescent à survaloriser certains éléments de son histoire familiale ou collective, sur le mode de victime ou de vengeur héroïque... C'est par rapport à ces terreurs et ce désarroi que la proposition radicale peut lui apparaître comme une réponse rassurante, efficace parce qu'elle supprime tout doute et l'inscrit dans un groupe, une communauté, une lignée, une histoire qui remonte loin dans le temps ;

6) La psychiatrie et la psychanalyse sont donc concernées par ces phénomènes à forte composante psychique, mais elles ne sont pas les seules et ne peuvent y répondre seules car, y

compris au niveau réflexif, cela impose des apports d'autres sciences comme l'histoire, l'anthropologie, le droit, etc., et de praticiens de terrain. Tous ces éléments sont importants car ils sont susceptibles de contribuer à ce qui devient alors essentiel : comment aider les sujets qui ont trouvé une telle solution à en sortir, à reconstruire leurs points d'appui et leurs références, guérir de cette solution ou de ses conséquences, pas seulement le processus de radicalisation mais aussi l'après ? Se pose alors la question des modalités, de la temporalité, des objectifs du processus de reconstruction, pour eux et pour leurs concitoyens. ;

7) A cet égard, nécessité de s'intéresser aux petits groupes, familiaux ou sociaux, qui sont des médiateurs essentiels (par petites touches successives qui finissent par avoir des effets cliquet) dans l'appui de ces processus d'entrée et de sortie de la radicalisation ;

8) Importance de prendre également en compte les aspects contre transférentiels pour avoir accès à leur mode de pensée, c'est-à-dire voir leurs doutes derrière leurs certitudes, leurs terreurs derrière leur mégalomanie ou leur sentiment de toute-puissance. Un séminaire interdisciplinaire qu'il co-anime depuis octobre 2016 sur ces questions « Comment et pourquoi des adolescents et des jeunes gens peuvent être tentés de massacrer des gens qu'ils ne connaissent pas et qui ne leur ont rien fait ? » contribue à cette réflexion.

La discussion de cette présentation souligne différents points qui l'interrogent :

1) Elle s'inscrit dans une ligne de pensée qui considère que la compréhension de la radicalisation islamique actuelle peut s'appuyer sur les processus de radicalisation, individuels et collectifs, qui ont conduit à d'autres crimes de masse, nazi ou autre, malgré la disproportion considérable entre ces deux formes de crime, en ce qui concerne en tous cas les dommages provoqués et les nombres de morts. Est-ce que cela ne conduit pas à négliger l'aspect bien réel et concret de cette différence (Hitler *vs* des « pieds nickelés », mais aussi parmi des combattants entraînés et aguerris). Il est conscient que les analogies doivent être utilisées avec prudence. Se pose alors la question de savoir si ce que nous constatons aujourd'hui avec la radicalisation islamique ne serait pas comparable à ce qu'était le nazisme à ses débuts et si ce ne sont pas là les moments significatifs où se réunissent les conditions de cet après désastreux (pas en France mais dans certains pays) : on ouvre la boite de Pandore que l'on ne peut plus refermer ;

2) Ce constat doit être notamment mis en perspective avec ce que Guillaume Monod nous a dit de la composante mafieuse du mouvement djihadiste et la faiblesse des connaissances théologiques et historiques qui font référence pour ceux qui s'inscrivent dans ce mouvement. Dans le nazisme, il y a quand même autre chose que cette dimension mafieuse même si les mafias ont pu à un moment servir son projet de prise de pouvoir politique sur la base de conceptions idéologiques qui sont certes irrationnelles dans leur fondement, mais font l'objet d'une construction partagée par un collectif construit. On a l'impression que, dans l'EI, l'idéologie est un prétexte pour servir les besoins mafieux d'apparatchiks vaincus, alors que dans le nazisme c'est presque l'inverse : les mouvements et besoins mafieux sont utilisés comme moyens pour servir une idéologie (faire le bien) ;

3) Se pose enfin la question de ce qui peut se passer lorsque l'EI ne pourra plus répondre au besoin de certitude qui est à l'origine de son élection par les adolescents en déréliction. Peut-on s'attendre à ce que la chute de l'EI, sa défaite suffisamment radicale et indiscutable viennent réduire sa valeur de réponse aux terreurs archaïques ou doit-on au contraire considérer comme Scott Atlan qu'il s'agit déjà d'une contre-culture installée qui constitue une offre suffisamment solide pour persister à cette défaite déjà inscrite dans sa valeur mythologique. Selon Daniel Oppenheim cela doit conduire à préciser que c'est bien sur la réduction généraliste des terreurs archaïques et des désarrois identitaires que doit porter la prévention et non seulement sur la radicalisation, cela ferait passer à côté du problème ;

4) Il insiste finalement sur le fait que cette prévention ne peut reposer sur les seules armes de la psychiatrie ou des psychothérapies. Il faut trouver un juste milieu, ou collaboration équilibrée, entre le travail de spécialistes de cette question et celui des « psys » d'AJA généralistes ;

5) Cela vaut au moins pour celles et ceux qui ne sont pas allés trop loin dans l'engagement meurtrier. Pour les autres, c'est à l'expérience des enfants soldats et des meurtriers de masse qu'il faut se référer : comment vivre encore quand on a été à ce point proche de la mort donnée ? Les points d'appui sont juridiques (la sanction : il faut être très attentif aux procès des radicalisés et à la façon dont ce sera répercuté), sociaux (la réintégration), psychopathologiques (refaire le trajet en sens inverse jusqu'au terreurs archaïques) en travaillant sur les éléments très concrets de ce qui s'est effectivement passé (l'expérience qu'ils ont vécue, l'identité qu'ils ont, l'identité qui leur vient des autres).

*****

Marie-Aude PIOT

Psychiatre à l'Institut Mutualiste Montsouris,
Responsable de ETAPE

Dans son travail à ETAPE, Marie-Aude Piot constate un hermétisme chez les radicalisés que lui ont rapporté les éducateurs qui ont pris en charge ces jeunes. Équivalence entre l'hermétisme qu'ils manifestent et le contre-investissement de la pensée, de la mentalisation. Il y a peut-être une résonance entre structure psychopathologique individuelle et emprise du fonctionnement groupal.

Elle note également une culture du secret particulière et assez inédite. Du côté du jeune, celle-ci se fait présente car s'il parle, il peut être pris dans des conflits de loyauté. Mais cette question du secret résonne aussi du côté du praticien, lorsqu'il entend certaines choses qui ne lui permettent plus d'être garant du secret médical. C'est amplifié par le fait que ça devient un phénomène de société, il y a une résonance collective sur ces questions-là. Pour garantir un cadre sécurisant et une approche adaptée, le minimum est la bi-focalité ou la multi-focalité et ainsi réserver un espace dédié pour que le jeune puisse décharger tout ce qui peut survenir de façon pulsionnelle (haine, colère...) sans qu'il n'y ait de répercussion agie et immédiate. Un vrai espace de psychothérapie.

Il est important de tenir compte du rapport transgénérationnel de la France par rapport à son passé colonial peu éclairci et peu conflictualisé. Il y a un plafond de verre, quand on est un jeune issu de l'immigration. Dans l'identité, selon la couleur qu'on a et le langage qu'on emploie, il y a une ségrégation qui se fait à tous les niveaux et empêche de passer dans les grandes écoles. C'est un facteur qui agit au niveau scolaire, mais aussi au niveau des institutions de santé, éducatives ou judiciaires. Les questions de radicalisation viennent soulever ces zones d'exclusion, de marginalisation et de clivage sociétaux qui sont là depuis longtemps. Même si les radicalisés issus de milieux favorisés amènent à envisager une donnée plus familiale ou psychopathologique, la majorité d'entre eux ont subis l'exclusion. Un autre facteur est la pluralité de sens différents véhiculés par de nombreuses petites communautés et qui fait qu'il n'y a pas beaucoup de garants aujourd'hui qui permettent aux jeunes adolescents de se retrouver sur un tronc commun. Il y en a qui ont la chance de pouvoir être étayés par des référentiels locaux contenants mais beaucoup ne l'ont pas. À l'adolescence, on a besoin de sens, de valeurs et d'un idéal. La radicalisation peut en être un, mais il y en a d'autres. Malgré tout, ce n'est pas n'importe quelle structure psychopathologique qui s'affilie au djihadisme. Le traumatisme de l'enfance est aussi un facteur fragilisant. C'est là où notre expertise de psychopathologue peut apporter une approche plus compréhensive en disant que la fragilisation des traumatismes dans l'enfance précipite le passage à l'acte ou la marginalisation, même si c'est loin d'être généralisable.

Vignette clinique : Un psychologue sollicité par la CRIP pour un jeune suivi par l'ASE dont les parents étaient très inquiets. En parlant avec la famille il s'aperçoit qu'il y a une histoire compliquée avec le colonialisme, la migration, avec un vécu de honte très central. Le jeune était parti en Syrie dans l'optique de se laver d'une impureté.

Il y a une tâche aveugle au sujet de la radicalisation qui pousse les équipes à se rabattre rapidement sur des outils psychopathologiques au lieu de penser les enjeux culturels (Marie-Rose Moro : contre-transferts culturels inconscients). De la même façon, il y a une mise en avant du religieux qui permet d'éviter de penser les questions socio-économiques, les logiques d'exclusion et d'affiliation qui rendent cela compliqué.

(Marie-Aude Piot fait référence à une étude qui montre que, parmi les différentes origines culturelles, les familles d'origine musulmane étaient celles qui avaient le moins de soucis pour s'intégrer à la culture française). (ref)

Si on ne se décentre pas autour de la question des enveloppes culturelles, nous ne pouvons entendre par exemple, les questions que se posent ces jeunes filles qui ont des problématiques de sexualité inaudibles pour leurs familles. Notre rôle de praticien de terrain dans une démarche de prévention est de penser en amont le lien, le métissage et l'intégration avant d'en arriver à cet hermétisme. Reconstruire le fil sans éviter la question de la radicalisation ni se focaliser dessus.

Vignette clinique : ETAPE a été sollicité pour une UEMO concernant une jeune fille mise enceinte par un radicalisé médiatisé. Cette situation semble avoir sidéré l'équipe ; avec une dé-différentiation des places (par exemple, la psychologue s'est lancée dans des recherches sur internet, dévoilant des données que la DGSI n'avait pu obtenir). Le vécu de l'équipe semblait partagé entre la peur de devenir cible du radicalisé et la culpabilité d'être « passé à côté », en cas de nouvel attentat commis par quelqu'un qui leur serait confié, de près ou de loin.

Cette problématique de radicalisation semble avoir fait exploser ces garants de sécurité interne, ces garants symboliques. Parallèle avec la clinique en situation humanitaire : une résonance traumatique qui nécessite, pour maintenir un cadre, des dispositifs qui passent par un tiers, des supervisions, des espaces de pensée. Il semble important de ne pas céder au passage à l'acte, dans une intervention massive, rapide et efficace, mais sans avoir pensé et pu prendre de recul.

Par exemple, l'idée de regrouper les radicalisés questionne lorsque l'on connait le fonctionnement de l'adolescent et les effets de groupes. Avec une personne hermétique c'est déjà compliqué, mais en groupe c'est fini. En tant que penseurs du psychisme on peut apporter un éclairage du fait de notre connaissance des processus groupaux, de l'appareil psychique adolescent et de l'hermétisme. Envisager divers médiums thérapeutiques, des médiations selon le rapport à la violence, au corps, à la culture, qui sont de bons moyens d'accroche (boxe, VTT, danse…).

Il semble aussi important de ne pas aller immédiatement vers des dispositifs spécialisés. Soutenir l'importance des dispositifs de proximité, leur valeur et leur donner les moyens de travailler à l'aide de formations complémentaires. Par exemple, pour un éducateur à la PJJ, sur les 25 jeunes qu'il suit, il peut y en avoir 5 qui mettent le bazar et focalisent toute l'attention alors qu'ils viennent chercher une réponse par leur passage à l'acte. Ceux-là on s'occupe d'eux. Ils attirent l'attention par leurs passages à l'acte. Pour les jeunes dits « radicalité », cela semble différent. Ils ne veulent pas toujours faire parler d'eux, ils sont un peu plus dans le secret, plus dans le retrait. Peut-être que cela demande une qualité de vigilance différente.

Possiblement aussi, la nécessité d'un travail de réseau en amont. Lorsque la prise en charge d'un jeune est compliquée, les institutions se renvoient souvent la responsabilité en se basant sur des logiques de filières (ex : « C'est plus de notre ressort, c'est éducatif »). L'idée serait de chercher des dispositifs satisfaisants et pas si compliqués qui permettraient de dépister en amont. Par exemple, l'idée que ce soient des professeurs à l'école qui s'adressent au CMP ne semble pas très satisfaisante car cela risque d'en faire des mini-spécialistes et d'aboutir à des questionnaires qui cotent.

Nicole Catheline, à Poitiers, envoie des professionnels de santé mentale qui font des permanences dans des établissements. Cela offre une vigilance en amont de ceux qui décrochent de l'école mais aussi de ceux qui décrochent à l'intérieur de l'école. Cela permet de sensibiliser les professionnels scolaires à une culture du psychisme sans pour autant en faire des spécialistes. Et surtout cela inscrit le dispositif dans la durée : à partir du moment où on est dans une rencontre, on est dans un lien et on peut éventuellement poursuivre les choses au CMP.

Les difficultés du travail en lien avec l'ASE et la PJJ paraissent analogues. Une fois que l'on se connaît, les prises en charge ultérieures se passent très bien. Plaider pour des dispositifs de mise en lien de ces différentes institutions, favoriser le travail de réseau.

Intérêt, du point de vue psychiatrique, d'effectuer des études de cas sur un mode psychodynamique avec des techniques de méthodologie qualitative rigoureuses suivant les guidelines de la COREQ 32. Étude approfondie de chaque cas avec une déconstruction précise et fine des a prioris de chacun et la possibilité d'aller interviewer l'ensemble des intervenants. Consulter les rapports des magistrats, de l'ASE, les rapports des services secrets, si on peut y avoir accès. Cette approche permettrait d'expliciter de façon complémentaire les processus qui peuvent conduire à la radicalisation. Et bien entendu questionner les problématiques psychopathologiques sous-jacentes et les modèles qui nous traversent actuellement dans la clinique et qui ne peuvent être simplement plaqués, sans analyse préalable.

*****

Aurélien VARNOUX

Psychiatre, Conseiller Psychiatrique de la Direction Inter régionale de la PJJ, Ile de France-Outre-Mer

PJJ et Radicalisation

La présence des psychiatres dans les instances de gouvernance de la PJJ est très limitée actuellement. Trois pédopsychiatres PJJ sur l'ensemble du territoire national dans les régions (Bordeaux, Marseille, Paris) et personne à l'administration centrale (à la date de l'audition). Pour la Région Ile-de-France il y a des enjeux particuliers car tous les mineurs qualifiés AMT (Association de Malfaiteurs en relation avec une entreprise Terroriste) sont concentrés au Parquet de Paris, pôle antiterroriste. A partir de là, le mandat de dépôt s'exerce dans un lieu de détention d'Ile de France, rarement à proximité de lieu de résidence du mineur.

À la PJJ, les questions de la radicalisation sont portées par des Référents Laïcité Citoyenneté (RLC). Ils ont des missions de conseil technique : Comment évaluer et prendre en charge des mineurs radicalisés et porter des projets partenariaux avec des associations qui soutiennent la citoyenneté. Ils viennent régulièrement interpeller sur l'emprise mentale, le processus de radicalisation, à des fins d'enrichissement clinique…

Il y en a un par territoire de la PJJ, donc au total presque 80 Référents Laïcité-Citoyenneté, animés par des RLC en Direction Interrégionale et un pôle national assurant la Mission Nationale de Veille et d'Information.

Trois parcours de jeunes mobilisent la PJJ autour des questions de radicalisation :

1) AMT

35 mineurs ayant émis le désir de partir ou revenus de Syrie, ou qui menacent de ou mettent en acte un attentat terroriste. Un tiers d'origine francilienne, un tiers de fille, une moyenne d'âge de 17 ans, et deux tiers sans aucun antécédent judiciaire et scolarisés. La moitié est incarcérée et la deuxième moitié fait l'objet d'un contrôle judiciaire associé à une mesure de placement ;

2) Mineurs faisant l'objet d'inquiétudes face à un danger de radicalisation

80 mineurs identifiés par les réseaux de protection de l'enfance, faisant l'objet d'une inquiétude sans objectivation de désir

de perpétrer d'acte terroriste. Ce n'est pas l'Aide Sociale à l'Enfance mais une cellule préfectorale qui assure le recensement et le traitement de ces situations, ces questions. L'analyse de ces parcours peut amener à mobiliser l'ASE ou la PJJ ;

3) Enfants de parents radicalisés

80 jeunes sous protection de l'enfance pour des parents radicalisés.

Evaluation de la radicalisation

Intérêt d'une mesure d'investigation (MJIE), qui sera probablement spécialisée dans les mois qui viennent, et un recueil de renseignements sociaux-éducatifs qui sera aussi un peu affiné. Ce qui engage la question de « Qu'est-ce qu'on regarde ? De quoi a-t-on besoin pour se faire une idée ? Quel est le fonctionnement mental de ces mineurs ? Quel est leur entourage ? ». On a une tendance à normaliser ces mineurs-là parce qu'ils sont scolarisés et parce qu'ils ont souvent un réseau social. La plupart de ces jeunes « normaux » contraste avec les jeunes habituellement confiés de la PJJ.

On s'interroge beaucoup sur le parcours éducatif, sanitaire… On a essayé de rechercher, dans l'enfance, dans les processus d'attachement, dans les psycho traumatismes de l'enfance, s'il y a des éléments qui peuvent générer cette rupture, des facteurs de basculement dans la radicalisation. On a constaté quel sont des jeunes qui n'ont pas réellement de parcours judiciaire, pas réellement de parcours éducatif, un parcours scolaire à peu près normal, pas d'antécédents majeurs. Ces éléments sont connus dans le parcours des jeunes de la PJJ, et il y a lieu d'affiner l'évaluation clinique de ces jeunes dits « radicalisés ».

Difficultés rencontrées par les équipes éducatives

Exemple : Un mineur de province avait élaboré un plan pour préparer des bombes. Suite à un entretien téléphonique avec le père, l'UEAT (Unité Educative Auprès du Tribunal) dit qu'il peut rentrer à la maison, c'est un mineur qui est scolarisé en Première S. Le père a l'air bien-pensant, le jeune a un réseau de copains, on lui propose un accompagnement éducatif. On remarque une dissonance entre l'évaluation de l'équipe éducative et la dangerosité de la situation. Il y a lieu d'accompagner les professionnels pour affiner leur regard clinique sur l'état narcissique de ces enfants, leur histoire, leurs psycho traumatismes, le choix de radicalisation, la question de l'emprise…

Radicalité adolescente et radicalisation

La radicalisation pourrait être la caricature d'une certaine radicalité adolescente, qui correspond à l'engagement militant pour une cause. La radicalisation y associe un clivage, un effacement, voire un rejet actif, persécutoire des espaces non acquis à sa cause. L'adolescent participe à des manifestations, avec ses copains du lycée, parfois avec une conviction radicale, mais le « reste du monde » continue à exister. Cette continuité entre radicalité et radicalisation, qui renvoie à une logique de développement mental de ces adolescents est parfois complexe à saisir. Il y a probablement un moment de rupture entre la radicalité et la radicalisation, mais en termes d'analyse du fonctionnement mental de ces jeunes, et donc nécessité de relire la clinique éducative à l'aune des mouvements de radicalisation.

Empathie et radicalisation

Dans le langage courant, l'empathie est une capacité à se préoccuper de l'intégrité d'autrui, importante quand on analyse le fonctionnement d'un adolescent. Est-ce que l'on est envahi par cette question de la violence et on n'imagine plus qu'il y a un être humain ? Mais les sciences cognitives interrogent la définition du mot « empathie ». Il y a une différence entre la capacité de penser à la place d'autrui (compétence intellectuelle) et la capacité à ressentir la souffrance que l'on va générer (sur un registre plus émotionnel). L'empathie c'est un aller-retour entre sympathie et théorie de l'esprit. L'empathie est dynamique. En ce sens, les djihadistes qui recrutent (même sur internet) ont tout à fait une capacité empathique. Et ils en ont au-delà de la moyenne, puisqu'ils en font leur fonds de commerce. Ce sont des spécialistes de la communication !

Adolescents aujourd'hui

Le décor des adolescents aujourd'hui n'est pas le même : je pense aux nouvelles technologies, à la rapidité de la communication physique et numérique. Comment les éducateurs sont présents avec les jeunes sur les réseaux sociaux ? Comment font-ils de la consommation de sites djihadistes un symptôme sur leurs besoins, leurs appétences ? En tout cas, ils ont des ressources qui n'existaient pas auparavant et qui amplifient le phénomène.

La psychiatrie peut apporter un éclairage sur les pratiques éducatives. Il ne s'agit pas tant de soins psychiques que d'une contribution à la pratique éducative par un enrichissement clinique. Dans la relation qu'on peut avoir avec un adolescent, dans la manière dont on le valorise et dont on l'accompagne dans ses propres projets. Il y a une proximité dans une relation adulte-jeune sur laquelle il faut beaucoup plus travailler avec ce type de mineurs. Les adultes doivent se redire que les conduites des mineurs les plus complexes restent des éléments symptomatiques de leur fonctionnement, de leur difficulté à se faire entendre : « J'existe ! J'ai besoin de reconnaissance ! J'ai besoin d'appartenir à un groupe ! J'ai besoin d'un avenir ! ». L'épuisement des adultes face à l'énergie destructrice de ces jeunes est logique, mais la consolidation des ressources individuelles des adultes est un préalable pour les aider à se reconstruire. Les éclairages de la psychopathologie favorisent une analyse symptomatique. Le travail éducatif mérite de prendre le temps de regarder le fonctionnement global de l'individu, ce qui le tient narcissiquement, son histoire, ses étayages adultes.

Alors, il s'agira d'interroger les mouvements intersubjectifs en jeu dans la relation éducative. Il faut amener les éducateurs à interroger leur approche, leur relation avec le jeune… et identifier leurs colères, leurs peurs, leurs dégoûts… Par l'usage de médiations, la relation éducative peut se trouver « filtrer », moins frontale, moins angoissante pour le jeune. Outre le fait que cela lui permette de mobiliser ses compétences. Mais pour bien faire, il convient de bien identifier les objectifs attendus : forcer la réparation de l'infraction, développer une compétence ou s'engager dans une relation. En matière de radicalisation, ce préalable est tout à fait vrai : Doit-on demander à un jeune de nettoyer les tombes juives s'il a commis des actes antisémites ? Ne faut-il pas, dans un premier temps, emmener les adolescents marcher, escalader… Mobiliser leur corps, se réapproprier leurs sensations et leurs émotions, avant de pouvoir les mettre en mots… Ces activités peuvent faciliter la relation éducative. On doit se permettre de revenir à une action éducative beaucoup plus pratique : *Qu'est-ce que tu fais avec le jeune ? Qu'es-tu en train de travailler ? En quoi cela donne sens à sa vie ? Quelle compétence personnelle est-il en train de travailler ? Qu'est-ce que je propose à mes jeunes de 15 ans qui leur permette de dire 'j'existe', 'je compte pour autrui', 'ce que je dis ce n'est pas idiot', 'je construis mes propres projets', 'j'ai des amis fiables sur lesquels je peux compter'...*

*****

Daniel ZAGURY

Psychiatre des Hôpitaux et psychanalyste,
il est expert auprès de la cour d'appel

C'est dans le cadre de son travail d'expert qu'il a rencontré des « radicalisés ». Pour lui, ce qui se passe dans le monde n'est pas réductible à un regard psychiatrique. Il y a une confusion entre ce qui est de l'ordre de l'authentique maladie mentale, voire du trouble de la personnalité, et de ce qui relève de la singularité individuelle.

1) Dans le paysage des « terroristes » islamistes aujourd'hui :

- « les loups solitaires » : il y a très peu de malades mentaux avérés, de délirants qui ont commis des actes en rapport déterminant avec leur maladie (schizophrénie) ;

- Pour autant, à l'autre bout de la chaîne, il y a peu de sujets bien équilibrés, solidement structurés. Il cite Anna Arendt « la banalité du Mal » ;

- Il observe surtout, entre les 2, un vaste champ de personnalités, sans que l'on puisse parler de profil type, mais avec des processus qui, eux, sont régulièrement repérés. Il y a des déséquilibrés psychopathes, des addictifs (toxicos, alcooliques), des impulsifs, mais aussi des instables en rupture, ayant commis des actes de délinquance ou qui sont dans une errance existentielle. Il y a beaucoup de frustrés haineux. Notion anthropologique de ghetto de quartier. Cela fait une sorte de terreau de sujets qui ont effectué, dans la première partie de leur existence, des actes transgressifs et mené une vie délinquante pas particulièrement marquée du sceau de la religion. C'est là qu'interviennent les processus de transformation.

2) Des processus communs :

- Rupture avec le passé : désarrimage identitaire ;

- Rachat d'une bonne conscience, poursuite parfois des actes délictueux, mais avec une légitimation du religieux ;

- Travail de deuil : analogie avec un syndrome de Cottard généralisé : ils ont fait le deuil de soi-même, de tout ;

- Travail d'endurcissement : Il va se forger une carapace à force de visionner des vidéos de décapitation et s'identifier au bourreau. Il va devenir un surhomme, un Übermensch, un « surmusulman » qui terrasse les mécréants. Il va éprouver la toute-puissance de celui qui est débarrassé de tout sentiment humain. Il est indifférent à la souffrance de l'autre. Il cite « Diviser pour Tuer » d'Abram De Swaan. Le radicalisé bascule dans une inversion perverse des valeurs : le Mal absolu devient un Bien suprême ;

- Dé métaphorisation totale de la religion ;

- Fascination active de la mort, porte d'entrée vers un idéal absolu ;

- Idéologie qui légitime la pulsion de mort ;

- Construction en faux self avec fabrique de clones alexithymiques qui fonctionnent comme des paranoïaques « fonctionnels » avec des phénomènes de clivage : ils deviennent alors tous potentiellement dangereux.

Daniel Zagury note qu'on était habitué à un processus de radicalisation renvoyant à un circuit long, avec cette question centrale : Comment un petit voyou va se transformer en bombe humaine prête à sacrifier sa vie pour rentrer dans l'histoire ? Ce circuit long est varié, il peut être balisé par des rencontres physiques, mais aussi passer simplement par Internet, dans un mouvement d'auto-radicalisation. La personne va ainsi basculer dans un univers sectaire, de croyances et de convictions, et pour lui, quitte à surprendre, c'est un monde totalitaire, mais apaisant et rassurant. Son entourage va même noter qu'il va mieux. Ne s'inscrit-il pas dans un système qui va donner du sens à sa vie et donc à sa mort, au point que son individualité va se dissoudre complètement dans le collectif ? Cela implique un deuil de soi, de son passé, et un investissement idéalisé d'un futur purifié. Ce circuit long va d'étape en étape, de renoncement en renoncement, et d'investissement en investissement vers un nouvel horizon circonscrit dans un système totalitaire. Et finalement tous vont dire les mêmes choses, évoquer les mêmes sourates, user de la même ironie, comme clonés. La mort n'est plus un sacrifice mais appelée de mille vœux.

Mais pour Daniel Zagury, il y a maintenant également un circuit court de radicalisation, comme le montre le cas de M Lahouaiej Bouhlel où le sujet va basculer en quelques semaines à la faveur d'un conflit personnel, familial, professionnel, ou dans un moment de bascule existentielle. Dans un premier temps, les vidéos de décapitation vont provoquer le dégoût, puis il va y avoir un processus d'habituation. Le sujet va les regarder avec indifférence, se blinder, d'autant que les victimes sont vues comme des « chiens d'infidèles ». La cruauté est le signe de sa grandeur. Foncer avec un camion et renverser une foule avec des femmes et des enfants participe alors d'une jouissance en apothéose, anticipée et désirée. Cela peut inquiéter car Daech a lancé au monde entier des exhortations, en sachant qu'elles pourront être reprises par des sujets fragiles.

Pour Daniel Zagury, il n'y a donc pas un diagnostic particulier du terroriste radicalisé. Mais pour faire d'une personne fragile un djihadiste, il faut passer par des étapes psychiques. La chaîne de processus est plus importante que le point de départ, la personnalité. Les personnes qui ont des conduites transgressives ou violentes, aujourd'hui Daech leur offre un dispositif, un modèle de comportements pour entrer dans l'histoire en commettant un « acte grandiose ». La question est de savoir lesquels vont se structurer sur un mode violent, de passage à l'acte terroriste ? Y-a-t-il des indicateurs de dangerosité qui seraient liés à des facteurs psychopathologiques ?

Daniel Zagury estime que c'est une question qui reste ouverte et qu'il y a la nécessité de former les collègues aux particularités des personnalités en faux self qui pourraient les manipuler. Les collègues (psychiatres, équipes, etc.) sont aussi fragilisés car ils sont exposés à des enjeux de mort psychique.

En conclusion, pour Daniel Zagury, il s'agit d'une problématique complexe, que l'on ne peut pas schématiser, qui tient compte des trajectoires individuelles et de l'évolution psychodynamique de la personne. La vraie question c'est : Qu'est ce qui va les ramener à la vie ?

Il constate qu'il y a un travail considérable qui est fait en prison (où il existe un savoir-faire) avec un travail individuel et groupal éducatif, psychothérapique et familial. Il faut cependant bien séparer le Soin et l'Evaluation Répétée qui tient compte des processus à l'œuvre. Pour lui, le suivi est forcément long et incertain (Trois groupes : ceux qui retrouvent le contact avec la vie ; ceux qui ne bougent pas d'un iota ; ceux qui évoluent partiellement, restant partagés et fragiles).

Comme les psychiatres exposés à ces enjeux particulier, les juges antiterroristes devraient pouvoir bénéficier d'un soutien sous la forme groupes Balint, ce que confirme le Dr Jacques Fortineau, car ils sont fragilisés par le fait d'être tenus au secret de l'instruction. ●

FFP
FEDERATION FRANÇAISE DE PSYCHIATRIE

POUR LA RECHERCHE

ffpsychiatrie@wanadoo.fr
Tél. : 01 48 04 73 41

Remerciements

■ A la *Direction Générale de la Santé*
dont la subvention permet l'édition de ce bulletin.

■ *A* la *S.I.P. et à la S.F.P.E.A.*, pour leur soutien actif à la diffusion des abonnements.

Tirage 1200 exemplaires - ISSN : 1252-7696
e.ISSN : 2263-7230

ABONNEZ-VOUS !

Adressez avec vos Nom, prénom et adresse un chèque libellé à l'ordre de la FFP,
de 28 € (France), 32 € (Institutions), 40 € (étranger)

(4 numéros - abonnement 2018)
à

Fédération Française de Psychiatrie
Hôpital Sainte Anne - IPP
26 boulevard Brune - 75014 PARIS

Secrétaire de rédaction et maquette : ***Monique Thurin***

Impression : Gerik plus - 01 48 12 11 62